

Kim

Thomas Désaulniers-Brousseau

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désaulniers-Brousseau, T. (2020). Kim. *Moebius*, (165), 81–90.

Kim

Thomas Désaulniers-Brousseau

Quelque part en mars dernier, j'ai reçu un email d'une fille à qui j'avais plus parlé depuis le secondaire. Elle prenait de mes nouvelles. Kim. Elle avait le goût de me revoir. Elle habitait Sherbrooke, maintenant. Ça tombait bien, je venais de passer mon permis. J'avais pas d'auto encore, j'en ai toujours pas. Mais depuis que maman est morte, c'est rare que la Tercel serve tellement.

J'ai cherché son adresse dans mon Hotmail. J'ai retrouvé tous les vieux messages qu'on s'était envoyés. C'est comme ça qu'elle m'avait invitée à regarder un film chez elle en secondaire deux, ou qu'elle s'était désolée qu'on se salue même plus dans les corridors, à l'école. Elle était aussi en CC de pas mal des invitations aux partys chez Seb Marinier.

En 2007, c'est moi qui avais pris de ses nouvelles: elle avait emménagé avec son chum, il y avait une photo. Elle était heureuse. En appart à dix-sept ans, elle avait du guts. J'ai pas trouvé ma réponse à ce message-là.

Tout à l'heure, elle m'a proposé qu'on aille faire du camping en fin de semaine. Je passerais la chercher chez elle vendredi en fin d'après-midi. *Du camping*. J'ai dit oui.

Jeudi soir, je prépare mes affaires : un jean, deux t-shirts, un soutien-gorge, des bobettes, deux paires de bas, imper, chandail chaud, veste en jean, crème solaire, brosse à dents, OFF!, un rouleau de papier de toilette. Je me fais un high five mental.

Je descends au sous-sol et tire le paravent sous l'escalier. Je sors la tente, les sleepings, tasse quelques boîtes en carton, de vieux albums photo. Sur le mur du fond, recouvert de styromousse, je lis des inscriptions qui datent des années 1980 : « peace and love », « metal is life », un pentagramme. La personne qui les a laissées a sûrement une maison deux fois plus grosse, aujourd'hui.

— Papa, sont où les affaires de camping ?

J'entends en haut le son de l'eau qu'on coupe, des bruits de vaisselle. Puis je vois, tassés contre le mur, notre petit poêle au propane, les gamelles emboîtables.

— Quelles affaires de camping ?

— Laisse faire !

Papa descend quand même. Il regarde dans une des boîtes pendant que je ramasse mon stock. Quand je suis sur le point de replacer le paravent, il me pointe un sac mou sur l'étagère du haut, coincé sous les marches :

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

Un peu d'eau dégoutte de ses gants jaunes.

Vendredi trois heures, je me mets en route, pour me rendre compte à mi-chemin que je vais arriver trop tôt.

À quoi j'ai pensé? Et pourquoi je roule à 120? Je m'arrête chez Tim Hortons. C'est la troisième fois que je vois cette caissière-là au cours du dernier mois. Elle doit penser que je suis du coin.

Je sais pas ce qu'on a en commun, Kim et moi. Les dernières fois, on a écouté des films qu'elle avait déjà vus, on a pris des marches. Elle m'a fait boire du thé. On s'est raconté nos vies des dernières années : son déménagement, les jobs qu'elle a eues, l'école qu'elle a lâchée. Elle s'est fait tatouer, elle a voyagé, a failli mourir dans un accident d'avion. Elle a l'air d'avoir connu l'amour. Moi, je suis encore à l'école et je fais des économies.

Il y a deux semaines, je suis rentrée de chez elle vaguement déprimée, comme si j'avais rien à offrir. Rien à *lui* offrir. Elle et son chum se sont laissés il y a quelques mois. Son appart fait vide, un peu.

Même avec autant de lait et de sucre, j'aime pas le café. C'est reparti. Je suis dans les temps. J'aime la route. Je monte le volume et je crie les paroles. Je croise le regard d'une femme dans une autre auto, je me tais. Je regarde les pancartes, fais des calculs mentaux. Je suis un peu en retard, maintenant. Comme dirait ma mère, *j'appuie sur le champignon*.

J'arrive pile à l'heure. J'ai une blague toute préparée pour briser la glace.

— Hey salut!

— Salut! Je... Ça va?

Je ne raconte pas ma blague. Kim dit qu'elle est contente de me voir, me prend dans ses bras. Je réponds: moi aussi. On se raconte ce qui nous arrive ces temps-ci, on parle de

choses dont je me fous un peu, elle aussi sûrement. On dirait que je me regarde aller. Je demande :

— Pis, qu'est-ce qu'on attend ?

— Rien, je suis prête. Dès que les autres arrivent, on part. Je reste interdite.

— Ouais, j'en ai parlé à Laurie, Nancy pis Marco, ils ont voulu venir. J'espère que ça te dérange pas ? Ça va être le fun. Quelque chose dans ma face me trahit sûrement.

— Je peux leur dire de laisser faire, aussi...

— Ben non, c'est le fun, plus on est de fous plus on rit, ha ha.

En présence d'inconnus, je gèle. Je dis plus rien, et quand on me parle directement, je réponds en utilisant le moins de mots possible. Pauvre Kim, ses amis vont penser que je les snobe. Kim va penser que je snobe ses amis.

Elle propose de jouer au Xbox en attendant. Je dis d'accord. Je profite des minutes qu'il me reste avant de plus être capable de rien dire. Je dis pas grand-chose.

La fenêtre du salon est orientée nord. Il fait sombre. À un certain moment, le téléphone de Kim, sur la table basse, se met à vibrer. Sur l'afficheur, il est écrit « DPJ Diane ». *DPJ* ? Kim retourne son cellulaire, le laisse sonner. J'hésite :

— Tu peux le prendre, si tu veux.

Les yeux fixés sur la télévision, elle répond pas. Il y a encore deux courtes vibrations. Kim sort une cigarette du paquet sur la table et l'allume.

Les autres arrivent au moment où je me disais que j'aimerais qu'ils arrivent jamais.

Pendant que Kim faisait les présentations, c'était dur de ne pas remarquer que Marc-Olivier me regardait les seins. Et plutôt que de me serrer la main, comme tout le monde, il m'a attirée vers lui et m'a donné deux longs becs sur les joues. Sur son manteau kaki, il y avait deux macarons : un avec une feuille de pot, un autre avec « Vive le Québec libre » en blanc et bleu. Il m'écoeurait.

Sa blonde, Nancy, n'a rien vu. Et maintenant qu'on monte les tentes, c'est dur de ne pas remarquer qu'ils sont *très* en amour : ils s'interrompent à tout bout de champ pour frencher. Kim profite d'une de leurs séances pour s'éloigner, le téléphone à l'oreille.

En plantant un piquet, Laurie me lance un regard entendu, mais je sais pas ce qu'il entend au juste. Elle a les cheveux courts et noirs, porte du rouge à lèvres noir et, plus tôt, elle a parlé de Nietzsche. Elle demande :

— As-tu un chum, toi ?

— Ah, non.

Je cherche quelque chose à ajouter. Un éclat de rire de Nancy attire mon regard. Marco s'est fait une cape avec la toile de leur tente. Laurie me relance :

— Pis d'où tu connais Kim ?

— Heu, du secondaire. Avant qu'elle déménage.

— Cool. À Belœil ?

— Ouais. Toi ?

— Du Jean Coutu. On travaille ensemble.

— Cool.

Kim rejoint les deux autres, le ton baisse. Le visage compatissant, Nancy se rapproche de Kim, lui serre le bras.

— Tiens !

J'attrape l'autre côté de la toile que Laurie me lance.

Autour du feu, le soir, et pendant toute la fin de semaine, en fait, les mêmes remarques me tournent en tête : *Il faut que je dise quelque chose, n'importe quoi. Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je fais ici ? Voir qu'ils rient tous autant. Voir qu'ils utilisent encore ces expressions-là. Kim, pourquoi tu m'as invitée ici ? Pourquoi j'ai dit oui ?*

Je me rends compte que je les snobe peut-être un peu, dans le fond. Nancy dit :

— C'est en regardant les étoiles comme ça qu'on se rend compte qu'on est seulement des grains de poussière !

Elle parle fort, elle parle beaucoup, elle rit tout le temps. Sauf quand elle et Marc-Olivier s'embrassent, souvent, longtemps. Elle est trop belle pour lui.

On fait griller des guimauves, on boit des bières. Je sens que Kim évite de me regarder. Elle parle pas beaucoup non plus. Elle répond et rit, par contre. À l'écart, elle me demande si ça va. Je dis : « Oui, juste fatiguée un peu. » Elle dit : « Moi aussi, je sais pas ce que j'ai. » Je dis : « Moi non plus. » On se tait. La conversation générale nous rattrape.

Elle regrette que je sois là, je la gêne. Elle regrette peut-être que ses amis soient là ? Je m'écoeure. Pourquoi est-ce que je ne suis capable de rien dire, c'est quoi mon problème ?

Je me couche la première.

— Déjà ?

— Ouais, je... Je suis fatiguée. Bonne nuit, là.

Dans la tente, je prête l'oreille un moment au son de leurs voix. Celle de Kim est posée, presque inaudible. Celle de Nancy est éraillée, joyeuse. Des phrases se détachent de la

rumeur : « ... jamais aussi bon que *Heroes*, c'est tellement épique, cette série-là ! », « ... câlisse, ma guimauve ! », « ... je dirais pas ça en France ». Des rires. Je m'endors.

Quand j'ouvre les yeux, il fait noir encore. Sur la toile de la tente, le feu fait un halo jaune, vacillant. J'entends la voix de Kim, puis celle de Laurie :

— ... ils lui ont trouvé une famille permanente.

— Comment tu te sens ?

La réponse de Kim est indistincte.

— T'as fait le bon choix, Kim.

Le lendemain, je me réveille au son d'une engueulade. Je suis seule dans la tente. C'est Nancy et Marc-Olivier qui crient comme des fous. Je reste étendue et j'écoute.

La fermeture éclair glisse. C'est Kim ; elle rentre, referme derrière elle. On se regarde, mi-troublées, mi-amusées. Je la trouve belle. Elle tend l'oreille, échappe un « Mon Dieu... », en fixant le vide, souriant un peu. Je dis rien, je souris aussi.

— Si c'est de même ben je sacre mon camp ! T'es pas parlable quand t'es de même.

— Ben c'est ça, va-t'en donc Marco, ça va toute régler ! Crisse de con !

Marco part. Je me demande comment il va rentrer. Kim dit : « Ha non. » On écoute Nancy donner un coup de pied dans une glacière, crier un peu, puis se calmer, puis pleurer. Kim me regarde, vaguement exaspérée. Elle sort, va la consoler. J'attends.

Je sors aussi. Je prends le rouleau de papier de toilette. Je fais mes affaires. Je reviens vers le camp.

— Pas question qu'on s'en aille, c'est pas vrai qu'il va encore gâcher une fin de semaine de même, le chien sale.

— C'est pas grave, Nancy, on peut te ramener...

— J'ai dit non ! Qu'est-ce que tu comprends pas là-dedans ?

Laurie la gothique arrive de je ne sais où, se poste à côté de moi.

— Ils se sont encore engueulés ?

— Ouais. Ça arrive souvent ?

— Hein ?

— Qu'ils se chicanent. Ça arrive souvent qu'ils se chi...

— Ouais.

On n'était pas vraiment en pleine nature. On s'était garés la veille dans un parking en garnotte. À l'entrée, il y avait une boîte à malle brune à plusieurs compartiments et une pancarte où il était écrit « Base de plein air ». On avait marché avec tout notre stock jusqu'à une espèce de guérite en bois rond, et le commis nous a demandé si on voulait pas plutôt louer un des tipis du village amérindien. C'était plus cher, on a dit non. L'appart de Kim était à vingt minutes.

On s'était installés près d'un petit ruisseau. On avait quelques pommes, des cans de bines, du pain. Le deuxième jour, j'ai proposé de m'occuper du souper. J'avais apporté le poêle au propane de maman, un pot de sauce à spaghetti, une passoire. J'ai passé une partie de l'après-midi avec Laurie, pendant que Kim consolait l'autre. On s'est pas dit grand-chose, mais j'ai trouvé que Laurie était correcte. Elle m'a parlé de ses parents, de son frère handicapé. Elle m'a fait fumer des cigarettes. J'ai eu mal au cœur.

Kim et Nancy reviennent pendant que j'installe mes affaires, elles ont l'air de bonne humeur. Kim me demande si je veux de l'aide, alors je l'envoie remplir une casserole

avec l'eau du ruisseau. Elle me regarde brancher la bonbonne, craquer une allumette, tourner les boutons.

— Quand est-ce que t'as appris à te servir de ça ?

— Ah, heu. C'est quand j'étais petite. Ma mère...

Laurie tape sur l'épaule de Kim, lui indique Nancy. Assise sur une souche devant sa tente, les deux mains sur son téléphone, Nancy a les larmes aux yeux. Laurie dit :

— Si c'est moi qui lui parle, elle aimera pas ça.

Kim soupire, se lève :

— Fais donc un effort, pour une fois.

Kim s'éloigne. Laurie a l'air offensé, puis désolé. Je mets les spaghettis dans l'eau.

La vaisselle est lavée, la nuit est tombée. Quelqu'un parle de faire un feu, mais tout le monde s'endort, alors l'idée avorte. On partage le restant du fort, une ou deux gorgées chacune, puis on décide de se coucher.

On avait apporté deux tentes pour les cinq. Comme Marc-Olivier est parti, Laurie décide de dormir avec Nancy :

— Je vais être fine-fine-fine.

Je souris. Kim lui souhaite bonne nuit.

Étendues dans nos sleepings, on essaie de parler. Je dis que Nancy et Marco ont pas l'air d'avoir le meilleur couple. Kim rit. On est à un bras de distance. Elle dit : « Je suis tellement fatiguée, j'espère être plus en forme demain. » Je dis : « Moi aussi. »

Elle bouge, me montre le dos. Je reste tournée vers elle. Je regarde ses cheveux, ses hanches. Les mêmes questions reviennent : *qu'est-ce que je fais là, qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je pourrais dire. Qu'est-ce que je veux.*

La nuit est froide. Mais c'est pas ma première fin de semaine de camping. Je me redresse, trouve dans mes affaires le vieux sac en plastique mou, sors la couverture qu'il contient. Je croise le regard de Kim par-dessus son épaule. Elle détourne la tête. J'achève de m'installer.

Quelques minutes après, je la vois recroquevillée dans son sleeping. J'hésite longtemps, puis :

— Veux-tu un bout de couverture ?

— Hum, non non, ça va.

Deux minutes passent.

— Es-tu sûre ?

Elle répond pas.

Je m'approche. Je lui passe un bout de couverture : la vieille courtepointe de ma mère. Un carreau m'était resté dans les mains quand je l'avais sortie de son sac, sous l'escalier.

Kim prend mon bras et le passe autour de sa taille. Elle se cale le dos contre moi. Il ne fait plus froid. Je sais toujours pas quoi faire.